

C'est compliqué, l'amour...

Eileen Lohka

Volume 28, numéro 1, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lohka, E. (2016). C'est compliqué, l'amour... *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(1), 143–151. <https://doi.org/10.7202/1036755ar>

C'est compliqué, l'amour...

Elle hurle vitupère me crache au visage. Sa colère brûle écarlate sur son visage tordu de haine. Une coulée de lave immonde coule de sa bouche des mots durs percutants des jurons des horreurs que je n'ai jamais entendues. Ses mains se serrent en poings comme son âme se claquemure

m'agresse
et me repousse tout à la fois.

Je suis figée immobile interdite. Mon visage doit lui renvoyer mon incrédulité ma douleur. Je me sens vidée de la dernière goutte de sang. Je sais tout au fond de moi comme une certitude que mes larmes silencieuses indésirables indésirées traître flot incolore que mes larmes vont attiser sa rage. Passager éphémère ce sourire intérieur au centre de l'ouragan: ironique, me dis-je, que de l'eau puisse attiser le feu.

Furie contre statue.

Encore une fois. Interchangeables. Deux *moi* fouettées griffées deux *moi* qui n'en peuvent plus de hurler leur rage leur peine leur incompréhension deux *moi* figées dans le cri dans la douleur dans les larmes involontaires viscérales qui envahissent suffoquent noient deux *moi* qui encore une fois et encore et encore se retrouvent face à face dressées dans leur intransigeance

Pile et face du même malheur.

* * * *

Le jour où je t'ai tenue dans mes bras, le jour où, pour la première fois, j'ai perdu mon regard au fond de ton regard innocent grand ouvert sur ton monde, sur mon visage penché vers toi, ce jour-là est le plus beau jour de ma vie. Mon cœur s'est ouvert, a enflé dans ma poitrine. J'ai aspiré l'air un grand coup, et mon corps a pris de l'ampleur pour capturer ton petit corps à toi, le reprendre dans mon sein, au plus profond de moi.

Fini le doux murmure de la gestation; tu t'emparais de moi tout entière pour ne plus me lâcher.

J'ai passé des années à courir les bazars pour te trouver de petites robes aux couleurs vives, des mini-saris brodés d'or. Je te ramenaï des sandales, des dizaines de bracelets en verre qui tintaient sur tes poignets étroits. Rose profond couleur sacrée des Tamouls. Bleu turquoise comme la mer de la Pointe Jérôme. Jaune safran. Mauve, bordeaux, rouge, vert acidulé comme les mangues du chatini. Quand tu ne les portais pas, toi qui tenais à les assortir à tes vêtements, tu les enfilaï sur deux longues cordes attachées au mur. Tu disais toujours, les yeux en étincelles, que l'arc-en-ciel t'avait choisie toi parmi toutes les autres petites filles, qu'il avait accroché ses couleurs à ton mur, qu'il y avait fait son refuge.

Ton rire était aussi gai que la musique de tes bracelets. Il fusait sans raison, éparpillait ses notes de bonheur aux quatre vents, je le voyais danser dans l'air, pirouetter, s'envoler pour s'accrocher léger éphémère aux frondes du cocotier. Que j'aimais ces perles de bonheur qui nettoyaient la maison de toutes ses aigreurs, qui balayaient tous les recoins de regret, de peur, d'incertitude. Je riaï de plaisir bien malgré moi dès lors que les notes cristallines se faisaient entendre dans la chambre.

* * * *

Elle me regarde comme une tarée blême et pleurnicharde la salope alors que son intransigeance est à la base de ma colère. Comment peut-elle croire que je vais me taire et accepter en silence cette fripouille de cousin qu'elle tient à m'imposer à tout prix ? Ses mains se serrent en poings comme son âme se claquemure

m'agresse

et me repousse tout à la fois.

Elle ne se rend même pas compte que son visage de pierre est un masque de furie, de haine, que l'enveloppe de sa peau frémit de l'effort qu'elle fait de contenir sa rage. Rage contre quoi? C'est elle la source de cette cacophonie d'émotions, de nos cœurs exposés à vif, griffés, déchirés, chavirés de douleur et de hargne. Elle qui n'a jamais appris à passer outre. Elle qui écoute encore son père ancré dans le siècle poussiéreux du

travail dans les cannes. Elle qui a toujours peur de choquer. Elle qui est prisonnière des convenances. Elle qui ne sort pas la nuit de crainte de faire parler les *mofines*. Elle qui s'effraie des multiples tatouages qui couvrent la peau de mon beau Nathan, de ses nattes ébouriffées. Elle qui m'a dit doucereusement ce matin que tout était prêt pour mon mariage avec Chandra. Elle ne voit que sa belle maison qui brille de tous ses feux. Elle oublie son dédain pour sa cousine *perdi bann*, l'esprit libre qui a trahi le clan et a épousé un Indien. Et maintenant elle veut que j'épouse son fils? Le monde entier connaît avant moi le nom de mon époux? C'est la première fois que j'entends parler de mon mariage. Mon mariage, vraiment? Qu'a-t-elle fait de mes émotions dans tout cela?

Chandra? Et puis quoi alors? Le plus gluant des cousins, le fourbe, celui qui, petit, s'amusait à tirer les vers de chaque côté pour les voir se scinder en deux, celui qui tirait les pattes du cancrelat une à une. Celui dont le nom ne convient pas mais pas du tout. Fidèle, homme au foyer, lui? Lui qui tripote toutes les femmes qui passent, qui se colle à toi, lui que je fuis comme la peste.

Un jour, j'avais pris le petit sentier embroussaillé qui coupe l'arrière du village pour arriver plus vite à l'école. Les volées de bengalis se levaient des hautes herbes en pépian leur cœur content pour se poser quelques mètres plus loin et s'élever à nouveau à mon approche. Le ciel était d'un bleu d'azur pour une fois, aucun nuage gris à l'horizon. Le soleil réchauffait ma peau lisse. Je souriais malgré moi de toute cette exubérance, je pensais déjà aux discussions sans fin que je partagerais avec mon amie Ashwini, mon étoile filante, ma jumelle de feu. Moi la Créole et elle l'Indienne, on se complétait. Elle m'appelait toujours Kalinda, celle qui possède la force; elle disait que mon nom Marie était bien trop blanc, trop parfait, trop pur pour mon esprit rebelle. Autant t'appeler Kamla, c'est la même chose: la perfection, blanche comme une fleur de lotus. Non, Kamla et Marie, c'est pour les saintes nitouches. Toi, tu es faite d'acier et de feu, disait-elle toujours. Et j'avais fini par la croire. Mon pas était léger, je rêvais de nos incartades, de nos évasions vers la plage, le bikini bien caché sous l'uniforme de l'école. Je sentais déjà sur ma peau la douce caresse de la vague fraîche.

À mi-chemin, Chandra est sorti des buissons. Il avait ouvert sa braguette et se frottait la bite, les yeux chavirés. Un grognement informe montait de ses entrailles et il a souri de son sourire de carnassier quand je me suis arrêtée pile et que j'ai commencé à reculer. Non, il ne m'a pas agressée, je l'aurais peut-être mieux respecté s'il avait osé. Il m'a seulement regardée avec ses yeux de lézard, comme s'il me déshabillait, et il a continué à geindre. À se tripoter. De plus en plus frénétique, de plus en plus urgent, le visage de plus en plus convulsé. Interdite, je n'osais bouger. À 11 ans, j'avais entendu les mêmes gémissements provenir de la chambre de mes parents. J'avais deviné certaines choses à la manière dont mon corps répondait, sans que je puisse le contrôler. À la chaleur qui se concentrait là, entre mes cuisses. Une langueur se répandait dans mon corps qui appelait je ne savais quoi exactement.

Et voilà que les gémissements de plus en plus insistants de Chandra, son machin tendu à tout rompre, ses grimaces réveillaient en moi une révolte implacable. Je lui en voulais parce que mon corps l'entendait, réagissait. Parce qu'il détruisait tout sentiment de chaleur, tout le plaisir qui commençait à poindre, toutes les images idylliques que ma langueur conjurait. À regarder ses gestes mécaniques, son visage semblable à celui d'un singe grimaçant, je me mis à le haïr d'avoir détruit mes rêves d'un seul élan bestial. Je ne suis pas restée pour le voir enfin exploser de plaisir et de soulagement. J'ai pris mes jambes à mon cou, protégeant mes oreilles contre son cri triomphal.

J'ai dormi avec des boules Quiès pendant des années. J'ai ignoré consciencieusement les bruits qui provenaient de la chambre mitoyenne. J'ai fait taire mes impulsions. Mon corps. Mes rêves. Je lui hurle des obscénités, la rage coule de ma gorge en flots brûlants. Je lui hurle mon impatience, ma frustration, toutes ces années où je suis restée enfermée sur moi-même, où j'ai écrasé à la racine toute sensation. Où je n'entendais plus le chant des oiseaux.

* * * *

Je me souviens du jour où le soleil s'est éteint dans son regard. Un jour comme un autre, elle est rentrée de l'école tête baissée, maussade. Les poings serrés, je la dévisage aujourd'hui et je me dis que je la préfère ainsi, sauvage, dressée de toute la

haine qui déferle sur moi, qui me happe dans un torrent, me traîne, me fracasse contre les éperons d'une vie qui lacère encore et encore, qui nous donne l'illusion d'un instant de paix pour mieux nous écraser. Pendant des années, elle est restée fermée dans sa coquille. Elle ne portait même plus ses bracelets.

Son sourire timide a reparu un beau jour d'été. Sans mot dire, elle semblait s'ouvrir au soleil. Son pas s'allongeait imperceptiblement, devenait plus élastique. Son regard rêveur se perdait au loin. J'ai cru entendre un éclat de rire vite réprimé quand un petit serin du pays a lancé ses trilles du haut du filao. Elle se décontractait, ma petite Marie, comme une crosse de fougère qui se déroule. Elle se reprenait à porter de petites robes aux couleurs gaies. Quand elle ne se sentait pas épiée, je l'entendais gazouiller avec son amie Ashwini. Je savais bien qu'elle cachait son bikini sous son uniforme et que les deux complices se sauvaient souvent vers la plage au lieu de rentrer directement de l'école. On les avait même vues sur la plage à l'heure de la récréation. Elle s'amusait, ma fille, et je reprenais espoir.

Jusqu'au jour où je me suis rendu compte que ce n'est pas Ashwini qui fait briller les yeux de ma fille mais ce bon à rien de Nathan tout peinturluré, à la tignasse en nid de poule. Je me demande combien de poux il peut bien y avoir dans ce paillason en mal d'aspirateur. Ce Nathan qui passe ses journées à vendre des colliers aux touristes, qui traîne les buvettes la nuit, qui ne cherche qu'à se frotter aux touristes, brûlés comme des langoustes bouillies, pour en soutirer quelques roupies. C'est à ce bon à rien qu'elle a trouvé moyen de s'attacher. Qui sait ce qu'il pouvait bien trouver en elle, ce Créole sans foi ni loi. Il cherchait probablement à s'emparer de la petite maison qu'on a au fond de la cour, celle où vivait ma mère jusqu'à sa mort.

Ce que j'ai pu tourner et retourner dans mon lit à chercher une solution! Le bonheur de ma fille ne pouvait pas passer par Nathan. Mon cœur de mère sait, avec certitude, qu'il n'est qu'un leurre qui profitera d'elle, qui fera miroiter la vie de bohème si attrayante mais si éphémère, et puis qui l'abandonnera à la première embûche. Je *sais* et je dois arrêter cette catastrophe en devenir avant qu'il ne soit trop tard.

C'est la douche qui me porte conseil. Le visage du petit cousin Chandra m'est apparu comme un ange gardien dans la buée de l'eau chaude. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Il a une belle maison toute payée, un bon poste dans le gouvernement, une bonne pension. C'est le seul fils de ma cousine. Il s'occuperait bien de Marie et saurait la rendre heureuse.

* * * *

Elle s'est décrispée au milieu d'une invective. Ses épaules sont retombées. Figée dans ma certitude d'avoir raison, de lui sauver son avenir, je la vois se tourner lentement, se diriger au ralenti jusqu'à sa chambre où elle détache les deux rangées de bracelets du mur. Elle les fait glisser derrière son dos, comme on tient une corde à sauter. Ils tintent une seule fois, un son triste comme un glas, lancent une dernière étincelle multicolore. Elle sort de la maison sans se retourner. Le silence soudain m'agresse et me repousse tout à la fois. Mon âme de pierre se fend dans un cri de douleur.

Elle est partie.

* * * *

Sans un mot, je suis sortie. Au beau milieu d'un hurlement d'incompréhension, je lui ai tourné le dos. J'ai marché délibérément, sans me presser, dans un silence étourdissant. Suis allée dans ma chambre. Ai détaché les guirlandes de bracelets du mur. Les ai drapées sur mes épaules. Ai continué à marcher jusqu'à la porte d'entrée. Ai pris le sentier. Ai continué à marcher.

* * * *

On me dit qu'ils ont trouvé une vieille maison de pierre enfouie dans les broussailles au fin fond des champs de cannes. Trois pans de mur en pierre de basalte à ciel ouvert. Qu'ils ont construit le dernier mur en bois récupéré et en feuilles de tôle aplati de vieilles barriques. Qu'ils ont recouvert la maison de feuilles de cannes tenues sur des tringles de bois.

Elle va chercher de l'eau dans les champs, là où les immenses *sprinklers* d'irrigation dominent les cannes. Ils s'éclairent à la bougie. On me rapporte que la lueur le soir fait

briller les bracelets multicolores de mille feux. Que le vent les fait tinter et que le rire de Marie fuse sans raison, s'allie à leur musique, à la chanson des serins, des bengalis, au roucoulement des tourterelles. On m'explique que Kalinda et Nathan ont débroussaillé un espace à l'intérieur du cocon de verdure. Qu'ils y font pousser des jacques, des bananes gingelis, des mangues de toutes sortes. Elle va aux abords du marché, me dit-on, où elle vend de belles tomates juteuses, des patissons, des courgettes, des oignons, de la laitue, des bringelles. Tout le village vante leurs produits. Tout le monde me parle de sa gaieté, de sa verve, du bonheur qui éclate sur son visage, déborde de ses yeux. On vante son mouvement gracieux. L'expression de ses mains. À les entendre, on croirait entrevoir une créature divine, une déesse ou une fée. Une femme parfaite dans sa plénitude. Resplendissante de bonheur.

J'ai beau me dire que «Kalinda», ce n'est pas Marie, je n'ai qu'à jeter un coup d'œil à mon visage flétri avant l'âge, aux cernes de douleur autour de mes yeux mornes, à mes cheveux devenus blancs d'un coup un beau jour de tourmente, je n'ai qu'à regarder mon âme gelée pour savoir que Marie-Kalinda a su écouter son cœur. Que c'est sa vie à elle qu'elle mène.

Que moi, vieille têtue aigrie par la douleur, je suis seule.

Que je la pleure à l'intérieur, ce bébé de lumière.

Que je rêve d'entendre la musique de son rire.

De voir scintiller ses yeux où j'aimerais me perdre à tout jamais.

Que je l'aime de toute mon âme, cette âme qui sous sa gangue de pierre, n'a de cesse que je fasse un pas.

Un seul.

* * * *

Cette maison, nous l'avons construite à la sueur de notre front. Le jardin auréole de couleurs, le méchant mur de tôle. À l'ombre du flamboyant, elle s'orne de roses filantes, de touffes de seringas. J'ai planté des vandas que je vends près du marché. Dans sa modestie, elle est parée comme une reine. C'est un délice que de travailler dans le potager, de sentir le parfum

du basilic quand je m'y frotte, de récolter le cotomili, que les touristes appellent la coriandre, les tomates, les bringelles, la laitue. J'aime échanger avec les clientes. Je jouis des bruits, des odeurs, du mouvement autour du marché.

La nuit, à la lueur de la bougie, un calme profond descend sur la maison. On se croirait seuls au monde. Une étincelle s'allume dans les yeux de Nathan. Il se penche et passe la main dans ma longue chevelure. Glisse le long de mon bras, effleure mon sein. Mon cœur palpite au rythme de mon corps qui s'éveille. Qui se penche, cherche cette main qui sait toucher, caresser, frôler, attiser sans hâte. Qui me fait frissonner d'attente. Il tient mon regard dans le sien, dans ses prunelles noires de désir. Lentement, lentement, il prend ma bouche entre ses lèvres de miel et de citron. J'exhale un doux gémissement. Sans frénésie, nous goûtons à nos corps, nous savourons chaque geste, chaque attouchement. Nos langues éveillent en nous une joie profonde. On dirait que notre peau tinte ses notes légères dans la brise du soir, les nerfs frémissent, veulent s'évader du corps. La mélodie s'amplifie, la stimulation de tous les sens se précise, enfle, enfle, enfle. Nous vibrons à l'unisson dans un besoin qui abat tous les bagages, gomme les interdits, jusqu'à ce que déferle une puissante vague de plaisir. Nous sommes pris dans la lame qui se dresse, s'élance vers le ciel, s'enroule au sommet, couronnée d'écume. Elle se love en elle-même, se précipite vers la plage, ne finit pas de s'écraser, de se vider de sa vie, de son énergie, de son éternel rugissement. Jusqu'à reposer tout doucement, sur la plage humide de ce don de soi, dans la langueur d'un soir d'été.

Je parlerais de plénitude si je pouvais me défaire de cette sensation tenace, ce regret lancinant d'un vide que rien ne comble. Parfois, des images disparates défilent dans mes rêves.

Une jeune femme le sourire tranquille penchée sur une *karay* dans laquelle elle fait revenir une étouffée de bringelles parfumée au poisson salé.

Une petite boîte de mauvais carton s'ouvre sur du papier de soie. L'anticipation est le plus beau des cadeaux. De quelle couleur seront les bracelets aujourd'hui? Auront-ils des paillettes or ou argent? Pourrais-je les porter samedi? Avec quelle robe, quelles sandalettes?

Un serin lance ses trilles du haut d'un filao.

Mon corps assouvi se remémore. Revoit une femme figée dans la douleur.

Revit les larmes silencieuses qui ne savent pas dire. Qui envahissent le silence. Qui m'assourdissent.

Me disent que je l'aime de toute mon âme, cette âme fière qui devra bien un jour se rouvrir à elle, qui devra faire un premier pas.

Un seul.

Eileen LOHKA